

Manuel de survie
dans
les dîners en ville

De Sven Ortoli

Le Cantique des cantiques : le monde existe-t-il ?

(en collab. avec Jean-Pierre Pharabod)

La Découverte, 1984

La Découverte Poche, « Essais », 2004

Histoire et Légendes de la supraconduction

(en collab. avec Jean Klein)

Calmann-Lévy, 1988

Aventure quantique

(en collab. avec Jean-Michel Pelhate)

Belin, 1993

La Baignoire d'Archimède

(en collab. avec Nicolas Witkowski)

Seuil, « Science ouverte », 1996

« Points Sciences », 1998

SVEN ORTOLI
MICHEL ELTCHANINOFF



Manuel de survie
dans
les dîners en ville

SEUIL

ISBN 978-2-02-096333-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2007

Le Code de la Propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Préface

De nos jours encore, les amants des lettres
trouvent aux banquets où assistèrent ensemble
Socrate et ses amis même intérêt, même plaisir
que les convives de ces temps-là.

Plutarque, *Propos de table*

J'ai rencontré Michel Eltchaninoff et Sven Ortoli dans un dîner, comme il se doit. C'était à Naples, lors du banquet annuel organisé par l'Association pour l'amitié entre les philosophies continentales et analytiques. Il avait lieu dans une (excellente) trattoria que rien ne signale à l'attention du passant et dont la seule particularité est de jouxter la Biblioteca del Coventino, établissement discret qui, paraît-il, n'a rien d'une bibliothèque et encore moins d'un couvent. À leur mine légèrement désappointée, j'ai compris qu'ils s'étaient trompés de porte. Chacun sera libre d'y voir un effet secondaire du mouvement brownien qui caractérise la vie des postmo-

PRÉFACE

dernes ou, au contraire, la prédestination inexorable des Tragiques. Je renvoie ceux que cette problématique intéresse à ma petite *Ontologie du hasard*; l'ouvrage est ancien, mais je le crois encore bon. Cédant à l'antique coutume, j'ai invité ces étrangers à se joindre à nos agapes. Ils ont dissimulé leur fierté (je crois qu'ils m'avaient reconnu) sous un masque que n'aurait pas renié Marc Aurèle. Mais c'est surtout à leur acceptation empreinte d'une extrême modestie – « Non, vraiment, nous ne voulons pas déranger » – que j'ai compris qu'ils étaient du bois dont on fait les philosophes. Inutile de revenir sur les débats passionnés (parmi lesquels « Logicité et non-logicité de l'axiomatique ») qui ont eu lieu ce soir-là. Qu'il me suffise de dire que, tandis que j'insistais pour les raccompagner à leur hôtel (attention qui les a visiblement touchés puisqu'ils se sont confondus en protestations), le premier a lâché aimablement qu'il n'oublierait pas cette soirée de sitôt et le second a ajouté qu'il y aurait beaucoup à dire sur certains dîners.

Quoi de plus juste ? L'histoire de la pensée occidentale est en effet jalonnée de repas mémorables : il y a le banquet de Platon et celui de Kierkegaard,

où l'on mange peu mais où l'on boit beaucoup – *in vino veritas*. Il y a le festin de pierre, qui voit Don Juan défier la statue du Commandeur, et le banquet des Cendres, où Giordano Bruno expose à ses hôtes londoniens la théorie copernicienne. Il y a la célébration de la Cène et celle du Seder ; il y a Voltaire qui régale ses invités de Ferney de bons mots autant que de bons mets et, plus près de nous, au cinéma, il y a *La Grande Bouffe*, *Le Festin de Babette* ou *Festen*. D'une manière ou d'une autre, il n'y a pas de grand repas sans construction d'une histoire et, parfois, d'une révélation. Et puis il y a ce qu'on appelle communément les « dîners en ville ».

On pourrait juger que les commérages des Verdurin d'aujourd'hui ne valent pas les répliques acérées d'Aristophane aux brocards d'Alcibiade. Grosse erreur. En termes de platitudes ou de vacheries, les libations athéniennes ne cédaient certainement en rien aux dîners en ville contemporains. Autant de petits snobismes, faux paradoxes, affêteries diverses et avariées, contrefaçons conceptuelles et théories définitives qui vous clouent le bec avec la finesse d'un B52 larguant son chapelet de bombes. Pourtant, lorsque Socrate apparaissait dans la salle du festin,

il apportait tout le contraire : l'aiguillon du doute, le refus des évidences, la faute de goût et la contradiction. N'importe qui, finalement, peut tenir ce rôle dès lors qu'il refuse de se laisser impressionner par les sophistes d'aujourd'hui, c'est-à-dire tous ceux qui se servent de la philosophie ou des sciences pour asséner un coup de massue dialectique qui masque (douloureusement pour l'agressé) leur absence de sincérité intellectuelle.

Toutefois, l'objectif de ce manuel n'est pas tant de fournir des armes – sans quoi on se retrouvera vite dans la situation de l'homme à la massue – que des clés. Car à quoi sert un dîner en ville ? Les cyniques répondront en trois mots : sexe, argent, pouvoir. C'est souvent vrai, même si, à titre personnel, je n'ai jamais mieux assisté à la conjugaison de ces trois éléments que lorsque je regardais *Dallas* à la télévision. Mais, évidemment, ils omettront le principal : le goût de l'éphémère et de la séduction, de ce qui sera oublié et de ce qui sera mémorable et, par-dessus tout, le désir de vérité. Ni postures ni impostures, voilà le secret d'un repas réussi. Alors dînez joyeusement et, si vous êtes anxieux, méditez le conseil de l'auteur des *Voyages de Gulliver* : « La nature a

Préface

doté chaque homme de la possibilité d'être agréable,
à défaut d'avoir accordé à tous le don de briller en
compagnie.»

Marcello YASHVILI-MC GREGOR (Jr),
prix Nobel de philosophie (1987),
professeur invité au Corleone College (Cambridge),
professeur associé à la madrasa Michel-Foucault (Qom),
titulaire de la chaire de métaphysique quantique
au Mexico Institute of Transdisciplinarity (MIT)



L'ARRIVÉE

L'esprit de l'ascenseur

Chez la plupart des hommes,
rien ne gêne plus la conversation que la volonté
de se montrer spirituel à tout prix.

Jonathan Swift

En attendant l'ascenseur qui vous conduira chez vos hôtes, vous méditez une réflexion du roi de la pop (philosophie) Slavoj Žižek: «Le bouton qui accélère la fermeture des ascenseurs, affirme le Slovène, est un placebo destiné à donner l'illusion à celui qui appuie dessus qu'il participe du mouvement de l'appareil.» Žižek, que vous avez découvert la semaine dernière, y voit une métaphore du processus politique postmoderne dans lequel le vote des citoyens est tout aussi illusoire puisque ceux-ci sont appelés à choisir entre des candidats qui, fondamentalement, proposent les mêmes choses.

Quelqu'un traverse le patio (marbre, plantes vertes et *goldfishs*) et s'approche avec hésitation. Manque de

chance, par-dessus votre élégant costume vous avez mis ce vieux trench-coat que personne ne vous envie et dans lequel vous avez l'allure furtive et perverse de l'Éventreur de Chicago. Bien entendu – c'est l'un des corollaires de la loi de Murphy –, la lumière s'éteint à ce moment précis; tandis que vous tâtonnez nerveusement vers l'interrupteur, votre main effleure celle du nouveau venu, qui a eu la même idée et le regrette sans nul doute étant donné le glapissement qu'il pousse. La fréquence plutôt aiguë de son cri indique d'ailleurs qu'il s'agit d'une nouvelle venue, ce que vous pouvez constater puisque les portes de l'ascenseur se sont ouvertes. Confus tous deux, vous vous engouffrez avec les politesses d'usage dans la cage. Tiens, pensez-vous, si je lui parlais de Žižek pour la mettre à l'aise? Mais comment le placer?

« Vous allez à quel étage? » semble être une introduction pragmatique, mais attention... Une passionnante étude sur le comportement dans les ascenseurs indique que 90 % des gens répondent à cette question si celui qui la pose est près du tableau de contrôle, pourcentage qui tombe à 10 % si le questionneur est à l'opposé du tableau. Prenez donc les commandes (avec un doux sourire, pas un rictus).

La même et toujours passionnante étude signale

que, dans un ascenseur, on passe seize secondes en moyenne avec un inconnu. Désarmé, vous vous plongez à corps perdu dans ce que les Anglo-Saxons nomment un « *elevator pitch* », c'est-à-dire un discours calibré à la demi-minute ; vous vous souvenez vaguement que la lecture de *L'Art du discours d'ascenseur* prodigue quatre conseils :

1) Lancez un hameçon, autrement dit une phrase susceptible de surprendre l'interlocuteur. Par exemple : « Une étude passionnante indique que la probabilité de croiser un psychopathe est huit fois plus grande dans un ascenseur que dans le métro. »

2) Calibrez votre intervention à cent cinquante mots (différents si possible : la répétition continue d'une ou de deux syllabes peut inquiéter).

3) Montrez que vous êtes un passionné : « J'adore le côté huis clos des ascenseurs, on sent que tout peut y arriver. »

4) Concluez en demandant quelque chose : « Vous aimez les films d'horreur ? »

Néanmoins, les méthodes d'outre-Atlantique ne s'appliquent pas toujours bien sur le Vieux Continent et il faut vous adapter. La solution est évidente : après avoir appuyé sur l'étage indiqué (le septième, tout comme vous), dépêchez-vous d'actionner le

L'ARRIVÉE

bouton de Žižek. Pas de chance, vous avez rouvert les portes et votre voisine s'est raidie. Rattrapez-vous d'une phrase : « C'est le placebo de Žižek. » Vous riez de votre résumé incompréhensible. Votre voisine regarde avec horreur les chiffres qui défilent trop lentement. Vous comprenez que vous avez pu paraître bizarre. Pour effacer cette mauvaise impression, dès que l'ascenseur arrive au septième, vous faites du zèle en appuyant sur le bouton d'ouverture. Vous vous êtes encore trompé, la porte se referme. Elle crie.



L'APÉRITIF

Comment se comporter face à un journasophe ?

De tous les conseils qui pourraient vous être prodigués en vue du dîner, celui-ci n'est certes pas le plus glorieux, mais c'est à coup sûr le plus philosophique. Il est l'équivalent de la fameuse tortue des légionnaires romains, méthode éprouvée lorsque les traits des archers numides (ou germanopratin) pleuvent sur vous. Que faire, en effet, si, pour des raisons analogues à celles qui déclenchent un combat de chiens sur le trottoir (« *Are you talking to me?* »), une antipathie immédiate et réciproque s'établit entre vous et l'ornement incontestable d'un dîner que représente un «journasophe»? Pas facile... et il faut d'abord savoir à qui on a affaire.

Disons-le d'emblée, cette appellation couvre une palette assez vaste qui dépasse l'alliance *stricto sensu* du journaliste et du philosophe qu'évoque cet indispensable néologisme. Néanmoins, on se contentera ici d'une variété parisienne et prospère.

Donc, l'homme n'est pas, ou pas seulement, philo-

sophe ; *ad minima*, il a fait des études de philosophie et récuse fermement l'appellation de « journaliste », mais il a au moins une émission de radio, une chronique dans un *news* et des interventions régulières dans la presse quotidienne régionale : « La PQR, c'est une bouffée d'air frais, j'exècre le jacobinisme des grands médias. » Bien sûr, il écrit des livres et a du succès en librairie – on peut discuter le fond, mais il a du style. Parfois – il faut bien vivre –, il fait des ménages soigneusement choisis, du genre séminaires de ressourcement pour cadres très sup de multinationales : « De Sun Tzu à Machiavel, une philosophie de la victoire. »

On le reconnaît aisément à son allure. Dans un dîner suprachic, il apparaît en col roulé, débonnaire et tout en rondeurs, affichant une extrême simplicité soulignée par des tropéziennes que les franciscains lui envieraient. Dans un autre, il porte veste sable et jeans anthracite, t-shirt blanc et petite écharpe de soie sauvage négligemment nouée autour du cou, façon Lawrence d'Armani, lunettes très fines et bronzage qui ne vient pas de chez Sun Class (la sixième séance est gratuite) mais d'un congrès à Erice (Sicile), à moins que ce ne soit le Darfour (« Je n'en parlerai pas ici ; ce serait indécent »). Mais dans tous les cas l'homme est capable de vous broser un tableau à la

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : GROUPE CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2007, N° 96333 (0000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

